

Opuscule de l'œuvrier

Ce qu'il y a dans l'atelier

Octobre 2003

Geneviève Roubaud

Extrait

L'ethnologue y verrait quelque chose que l'architecte ne saurait voir sur la perspective cohérente intérieure. Le chercheur graphologue se pencherait sur les tracés faits et défaits des marques des débordements de peintures de toutes sortes, lavés cependant, mais dont les pigments solides veulent rester là sur la table, faisant d'impossibles glyphes aux parois du temps. Et puis le médecin, chirurgien plutôt de son parfait état, avancerait que les autopsies sont bien faites, sans séquelles, sans marques, s'il était quelque peu voyant médium, en même vertu que chirurgien.

Quant à l'œuvre :

Elle est vite faite car il n'y a pas d'application vers la technique ou l'effet produit. C'est le geste de l'âme qui est poursuivi, ses atteintes, ses *effraiments*, et ce, c'est du matériau qui ne peut se trouver là étalé au plancher ou aux étagères. Même sur la table, dans un bocal de formol, rien ne se verrait.

Aussi, que tous s'en aillent, il n'y a rien à voir ! Pas d'état particulier non plus, qu'aucun psy ne trouverait à analyser, ni le prêtre. Pas de sang, mais du cœur. Pas de tablier, pas de bouclier, mais le regard intérieur, sans les mains pour y toucher, à l'âme de l'humain. Pas de peinture de vision, pas de visionnaire, donc non plus pas d'ocillères.

De l'art ?

Pas vraiment. De l'art de l'art, né de l'art, appartenant à l'art, mais l'art touche ce que l'on voit et là, circulez, il n'y a rien à voir ni à croire. Il suffit de ce cœur vigilant, qui voit et écoute battre l'âme, ou se débattre, selon les séismes qui arrivent, même à qui ne les veut.

Peu de temps, l'urgence. Pas de parole, le silence.

Alors le trait de dessin simple se pose comme la grammaire à l'écriture, un bienfait pour la comprendre. Et là, elle est grammaire urgente, née à l'instant même. Elle ne revient pas nécessairement se coller de toile en toile pour dire de même quelque chose qui se lise. Voilà en quoi le peu de place touche, c'est parce qu'autrui, avançant par là, va vouloir se pencher, la saisir pour s'en resservir. Et c'est bien inutile, elle ne revient pas. Car ce qui est venu se peindre tient à l'autre, unique, dont l'âme s'est fait, même à son insu, une grammaire, ici captée en la lecture que le cœur d'*œuvrier* en fait : le silence, l'espace, et cette sorte de mystère qui n'est que langage de langage, né de langage, art né d'art. Car le cœur lit sur l'ardoise de l'autre. Voilà pourquoi peu de place suffit. Peu de choses hormis les pinceaux, toiles et bois, évidemment. Et ce cœur, tiré par la vie, qui médite la vie et dont on doit, l'ayant lue, tout débarrasser, afin que, il n'y ait pas

de forme née de la forme, afin que, il y ait retrouvailles de l'œuvre de soi, l'autre, et l'*œuvrier*, que je suis.

Mots, traits : tous du dire avec de la grammaire. Tout dire : de la grammaire avec mots ou traits. Voilà écriture et peinture, non pas liées de quelque façon que ce soit, mais concentrées, *méditeuses* : *écriture-peinture*. Œuvre nue, de même solitude née du lire de l'âme humaine, vôtre, mienne, autre.

Et les pinceaux et les crayons sont attrapés d'urgence pour, l'ayant lu, trouver le sens et l'ayant évidemment saisi, le sens, le nœud lu n'est plus nœud, mais nu.

Et les couleurs s'affirment, isolant et montrant la vie qu'appelle la vie, la vie qui appelle à se vivre, au-delà de ça.

Pas de professionnalisme, pas de technique, pas d'académisme, pas de l'esthétisme, pas de maniérisme, pas de sous-entendu. Pas de place aux personnages car il n'est pas de peindre le corps, mais des instants d'âme. Parce c'est en quittant la forme, mais sans tomber dans la mort, que l'on cesse de la réensemencer, et que donc : cesse le karma, kyrielle de conséquences dont de toutes façons, le temps étant passé, on n'y peut rien envoyer.

Ainsi, les choses terribles, les blessures deviennent-elles digressions, et la conscience reprend le fil de sa droiture, isolément. Et alors la vie de la forme sera écalée pour qu'à la mort, l'objet ne soit pas de vouloir coûte que coûte, conclure et entraîner des comptes raboutés à la forme, qui dénatureront alors la mort, et par là même la vie, mais de reprendre donc, la droite ligne du mouvement de la vie.

C'est l'éliminé du lamentable, et la voix désenrouée va, en le chant, dans le champ de ce vide quantique retrouvé. Je peins l'instant de cette sorte de traversée. L'interactivité a eu lieu, et il reste l'âme avancée, ses linges sales défaites, et le sens trouvé envoie à la vie, non pas dans l'au-delà, mais au-delà de cette blessure-là. Avec non plus cela pour bagage, mais alors pour viatique, ce recouvrement de soi, qui fait élan et dynamique de *retrouvement* du vrai soi. La toile colorée manifeste ce surgissement, et c'est urgence de recouvrance.

De la beauté qu'il y aurait ne serait pas dans l'esthétisme, mais de la liberté, de la poésie liées à la vie par nature même de la vie, son espace naturel.

Le trait noir cernant la forme peinte donne lecture de cohérence et permet de saisir spontanément que ce n'est pas un corps physique. Le physique est le trait noir, le corps peint est le corps intérieur.

L'écriture de mots dans l'œuvre est rare bien qu'existante parfois pour sortir du psychologique. Mais l'écriture de mots, oui, portée au revers de la toile est de la même structure, elle est non-conjointe, ni analysante. Elle existe, parce que la